

**A la recherche de l'esprit  
religieux...**

Religion : phénomène universel car aucune société sans religion. Mais phénomène aussi sans unité puisque les religions dans le temps et l'espace ne se ressemblent pas. Certaines ont cru en l'existence de dieux, d'autres, d'un Dieu, et ces dieux ou ce Dieu n'ont pas, dans l'espace ou dans le temps, les mêmes propriétés, les mêmes règles de vie (quand elles en ont).

**Deux questions directrices :**

- Peut-on tout de même cerner un noyau commun dans tout cela, trouver une unité dans la diversité ?
- Et surtout, la religion est-elle positive ou négative pour l'humanité ?

**I- La religion, une sous-compréhension de l'univers et de l'homme ? L'enfance de l'humanité ?**

**A- Origine de la religion**

C'est-à-dire: pourquoi l'homme a-t-il un "besoin de religion"?

N.B. se poser la question de l'origine n'est pas une question historique: il ne s'agit pas de se demander quand et dans quelles circonstances est apparue la religion. Cela ne permettrait pas de comprendre grand chose à la religion de savoir quand et où elle est apparue, et ce serait déjà la démystifier, alors que le mystère en est justement une dimension essentielle. Mais plutôt se poser une question intemporelle: pourquoi l'homme est-il un animal religieux?

La religion serait née de l'angoisse face aux mystères de l'univers, et serait l'expression de notre angoisse face à cet univers que nous ne comprenons pas et qui nous menace

**1) la question du sens de la vie/ et de la mort**

- **la peur de la mort.** D'après les anthropologues, on considère que l'homme est devenu homme à partir du moment où il enterre ses morts, en les entourant d'objets rituels qui doivent leur permettre de passer l'éternité. L'humanité commencerait donc par cet effort de *donner un sens à la mort*, et au fond, la religion n'est rien d'autre que cela.

- questionnements à propos de l'après décès qui mène à première imagination de ce qu'il peut y avoir après...

- un besoin de consolation. L'existence humaine est placée sous le signe de l'angoisse: l'homme ressent cruellement sa faiblesse et sa vulnérabilité face à la nature. D'où le besoin de s'inventer une force tutélaire, paternelle, qui prendrait soin de lui. La religion en ce sens pourrait venir de l'*impuissance de l'homme*, de son aspiration à un monde meilleur et plus "facile". (C'est la lecture de Freud par exemple.)

**2) donner un sens à l'existence**

Face à des phénomènes naturels souvent incompréhensibles, le moyen le plus commode pour les expliquer consiste à les interpréter comme la manifestation de la volonté d'un être supérieur, de forces invisibles.

Il y a d'abord les religions de la nature (culte rendu à un élément naturel compris comme l'expression d'une force supérieure)

Cf. le fétichisme : on attribue une volonté propre à chaque élément de la nature, et on croie en des forces supérieures à l'homme, surnaturelles

- Foudre : être vivant qui a voulu frapper cet arbre

Puis les religions polythéistes : entités surhumaines, mais semblables à l'homme, vivant dans un autre monde (des dieux)

- devant une tempête, on peut admettre qu'elle est le produit d'une colère de Neptune, résultant d'une dispute avec quelque déesse

### 3) Les rites

Forme de spiritualité qui finira par être liée à des rites, etc. Je peux me rassurer en me disant qu'il suffit de faire des offrandes aux forces supérieures auxquelles on a affaire, pour s'en concilier les bonnes grâces, et ainsi éviter d'être foudroyé.

Cf. étymologie : **RELIGIO** : « scrupule » :

- respect ou crainte face aux forces surnaturelles
- souci d'être scrupuleux dans l'observation des rites

Bref : croyance en une divinité ou réalité transcendante, qui donne lieu à des rites, des récits symboliques. Rapport de l'homme à l'absolu (sentiment et conscience d'une dépendance de l'homme vis-à-vis de ce qui le dépasse). Ce n'est que bien plus tard qu'on a des religions monothéistes et révélées. Ici, pas nécessairement d'explication du réel, mais plutôt des règles de vi, une morale...

Problème : ici la religion n'est-elle pas, comme le disait Spinoza dans l'appendice I de l'Éthique, « l'asile de l'ignorance » ? La religion entre ici en concurrence directe avec la science : elle serait comme le répertoire des réponses aux questions insolubles de l'humanité

**B-** Est-ce à dire que la religion serait liée aux débuts, pour ne pas dire, à l'enfance de l'humanité, comme a pu le dire Comte à travers sa « loi des 3 états »?

Comte, dans les *Cours de philosophie positive*, est l'inventeur du "positivisme". Il parle avant tout d'"esprit positif" ; cet état désigne l'état de l'esprit humain, à l'"âge de la science". Cet âge de la science désigne l'état de maturité de l'esprit humain. Un mot d'ordre : seule la science est une manière de penser digne de ce nom. Conséquence : tout devra être scientifié (positivisme = scientisme).

#### A. COMTE, *Cours de philosophie positive* (1630 - 1842), Première leçon **La marche progressive de l'esprit humain**

En étudiant le développement total de l'intelligence humaine dans ses diverses sphères d'activité, depuis son premier essor le plus simple jusqu'à nos jours, je crois avoir découvert une grande loi fondamentale, à laquelle il est assujéti par une nécessité invariable, et qui me semble pouvoir être solidement établie, soit sur les preuves rationnelles fournies par la connaissance de notre organisation, soit sur les vérifications historiques résultant d'un examen attentif du passé. Cette loi consiste en ce que chacune de nos conceptions principales, chaque branche de nos connaissances, passe successivement par trois états théoriques différents : l'état théologique, ou fictif; l'état métaphysique, ou abstrait; l'état scientifique, ou positif. En d'autres termes, l'esprit humain, par sa nature, emploie successivement dans chacune de ses recherches trois méthodes de philosopher, dont le caractère est essentiellement différent et même radicalement opposé ; d'abord la méthode théologique. Ensuite la méthode métaphysique, et enfin la méthode positive. De là trois sortes de philosophies, ou de systèmes généraux de conceptions sur l'ensemble des phénomènes, qui s'excluent mutuellement; la première est le point de départ nécessaire de l'intelligence humaine; la troisième son état fixe et définitif; la seconde est uniquement destinée à servir de transition. Dans **l'état théologique**, l'esprit humain, dirigeant essentiellement ses recherches vers la nature infinie des êtres, les causes premières et finales de tous les effets qui le frappent, en un mot, vers les connaissances absolues, se représente les phénomènes comme produits par l'action directe et continue d'action surnaturels plus ou moins nombreux, dont l'intervention arbitraire explique toutes les anomalies apparentes de l'univers. Dans **l'état métaphysique**, qui n'est au fond qu'une simple modification générale du premier, les agents surnaturels sont remplacés par des forces abstraites, véritables entités (abstractions personnifiées inhérentes aux divers êtres du monde, et conçues comme capables d'engendrer par elles-mêmes tous les phénomènes observés, dont l'explication consiste alors à assigner pour chacun l'entité correspondante. Enfin, dans **l'état positif**, l'esprit positif, reconnaissant l'impossibilité d'obtenir des notions absolues, renonce à chercher l'origine et la destination de l'univers, et à connaître les causes intimes des

phénomènes. pour s'attacher uniquement à découvrir, par l'usage bien combiné du raisonnement et de l'observation, leurs loi effectives. c'est-à-dire leurs relations invariables de succession et de similitude. L'explication des faits, réduite alors à ses termes réels, n'est plus désormais que la liaison établie entre les divers phénomènes particuliers et quelques faits généraux dont les progrès de la science tendent de plus en plus à diminuer le nombre. Le système théologique est parvenu à la plus haute perfection dont il soit susceptible, quand il a substitué l'action providentielle d'un être unique au jeu varié des nombreuses divinités indépendantes qui avaient été imaginées primitivement. De même, le dernier terme du système métaphysique consiste à concevoir, au lieu des différentes entités particulières, une seule grande entité générale, la nature, envisagée comme le source unique de tous les phénomènes. Parallèlement, la perfection du système positif. vers laquelle il tend sans cesse, quoiqu'il soit très probable qu'il ne doive jamais l'atteindre, serait de pouvoir se représenter tous les divers phénomènes observables comme des cas particuliers d'un seul fait général, tel que celui de la gravitation. par exemple... (...)

Cette révolution générale de l'esprit humain peut d'ailleurs être aisément constatée aujourd'hui, d'une manière très sensible. quoique indirecte, en considérant le développement de l'intelligence individuelle. Le point de départ étant nécessairement le même dans l'éducation de l'individu que dans celle de l'espèce, les diverses phases principales de la première doivent représenter les époques fondamentales de la seconde. Or, chacun de nous. en contemplant sa propre histoire. ne se souvient-il pas qu'il a été successivement, quant à ses notions les plus importantes, théologien dans son enfance, métaphysicien dans sa jeunesse. Et physicien dans sa virilité ? Cette vérification est facile aujourd'hui pour tous les hommes au niveau de leur siècle.

**Commentaire :** Comte nous dresse ici le tableau des progrès de l'esprit humain. Progrès dans la manière de penser, dans l'attitude face au monde, et par conséquent, dans la manière d'agir (d'être, dans le monde qu'il comprend de telle façon). Ce ou ces progrès est exprimé sous la forme d'une "loi" (il est donc nécessaire et universel), appelée "loi des trois états". Il y a trois états de l'humanité, et tout peuple, ainsi que tout individu, doit d'abord passer par la premier, pour passer au second, et parvenir au terme du progrès.

Ces trois états sont les suivants :

Enfance = état théologique	adolescence = état métaphysique	âge adulte = état scientifique
En quoi consiste chaque étape ? Et en quoi consiste le progrès ?		
<p>Dans son <u>enfance</u>, l'esprit humain (à la fois celui de l'homme en général, et celui de tout individu) commence par être <u>théologien</u>. Il recherche alors l'origine première ou la fin dernière des phénomènes, et croit les trouver dans des intentions qui animent les objets ou les êtres (fétichisme), l'action d'êtres surnaturels (polythéisme) ou celle d'un Dieu créateur (monothéisme). L'esprit humain est anthropomorphiste : il a tendance à peupler la nature de forces ou de dieux dont il conçoit l'action sur le mode de l'action humaine, ie, comme intentionnelle (finalité naturelle).</p>	<p>A l'<u>adolescence</u>, l'esprit humain devient <u>métaphysicien</u>. Aux dieux de l'âge théologique, il substitue des principes abstraits (exemple : la Nature, la Matière). L'esprit a progressé car ses explications sont devenues plus rationnelles, il s'est dégagé de l'anthropomorphisme. Mais, théologie ou métaphysique, la démarche reste la même : il s'agit de rechercher une causalité première et absolue du monde.</p>	<p>A l'<u>âge adulte</u>, l'esprit humain est devenu <u>scientifique</u>. Plus précisément, il est devenu <u>positif</u>. Qu'est-ce à dire ? Par le terme de positif, Comte veut dire qu'il est devenu <u>relatif</u> : ie, il a renoncé aux explications absolues, théologiques ou métaphysiques, et son mode de pensée est celui des sciences expérimentales : il observe les faits, repère les relations constantes qu'ils ont entre eux, ie, les lois, et ne cherche plus à connaître les causes premières (sous-entendu : elles sont inaccessibles). Exemple : la loi de la gravitation de Newton ne dit rien sur l'origine ou la cause première (ultime) des phénomènes gravitationnels; elle se contente de dire quelles relations constantes existent, pour les corps, entre leur masse et leur distance.</p>

Qu'ils soient grecs ou hindous, les dieux ne sont que les produits de l'imagination des hommes ; ils permettent de répondre facilement aux interrogations que nous formulons face aux événements qui nous entourent ; mais ce n'est pas une véritable explication des mécanismes du monde réel (explication de la tempête : le résultat d'une baisse de la pression atmosphérique, provoquée par tel changement survenu ailleurs) Ici par conséquent, on définira le phénomène divin = tout phénomène que nous renonçons à comprendre.

L'esprit religieux serait donc irrationnel... Cf. balbutiements d'explication de la réalité, pré-science...

## C- Le problème des preuves de l'existence de Dieu

### 1) Les différentes preuves

On trouve généralement trois grands types de preuves ou d'arguments :

#### a) l'argument ontologique, qui est basé sur la seule raison

Il n'est pas basé sur l'observation du monde, ou sur une autre forme d'évidence externe, mais sur la définition du mot "Dieu" : ainsi, il stipule que "si vous comprenez ce que Dieu est, vous comprenez qu'il existe".

- **Saint Anselme, Proslogion,**

- (1) Dieu est défini comme "l'être le plus réel, tel que rien de plus grand ne peut être pensé"
- (2) or, quelque chose est plus grand s'il existe que s'il n'existe pas
- (3) donc, si Dieu est la plus grande chose (au sens d'absolue, de parfaite) imaginable, il doit exister

- **Descartes, (Cinquième Méditation)**

- (1) Dieu est l'idée d'un être parfait, au-delà duquel il ne peut y avoir d'être plus parfait
- (2) Le concept d'un être parfait implique qu'il possède toutes les perfections
- (3) **Or l'existence fait partie des perfections** (un être qui n'existerait pas, n'aurait pas toutes les perfections, et ne pourrait donc pas être un être suprêmement parfait : l'existence contribue donc bien à la perfection de la chose)
- (4) Donc l'être parfait existe
- (5) Donc Dieu existe

#### b) L'argument cosmologique, basé sur le fait général de l'existence du monde

- ***l'argument du premier moteur :***

- (1) tout ce qui se meut est mû par quelque chose
- (2) ce moteur est à son tour mû par quelque chose d'autre
- (3) mais cette chaîne de moteurs ne peut aller à l'infini, sinon, les mouvements n'auraient pu commencer
- (4) par conséquent il doit y avoir un premier moteur, causant le mouvement en toute chose, sans être lui-même mû
- (5) ce moteur non mû est ce que le sens commun appelle Dieu.

- ***L'argument du possible et du nécessaire :***

- (1) les choses individuelles viennent à l'existence et cessent d'exister
- (2) par conséquent, à un moment, aucune d'elles n'existait
- (3) mais quelque chose vient à l'existence seulement comme le résultat de quelque chose d'autre qui existe déjà
- (4) par conséquent il doit y avoir un être dont l'existence est nécessaire.<sup>1</sup>

- ***L'argument « du design », basé sur certains traits particuliers du monde***

Le monde est ici considéré comme une machine, et on dit que l'agencement harmonieux des parties entre elles "prouve" l'existence d'un artiste parfait.

W. Paley (Op. cit.) :

*« Il ne peut y avoir de dessein (design) sans quelqu'un pour le former (a designer) ; d'invention sans inventeur ; d'ordre sans choix ; d'arrangement sans être capable de ranger ; d'utilité (subserviency) et de relation à un but (purpose), sans quelque être*

<sup>1</sup> Kant objectera qu'une cause non causée est une impossibilité, en se basant sur sa théorie de la causalité, qui stipule qu'elle est imposée aux choses du monde par notre esprit. En effet, si l'idée de causalité est imposée à la réalité extérieure par nos esprits, elle ne peut devenir la base pour une preuve de l'existence de Dieu. Nous pouvons seulement connaître les choses telles qu'elles nous apparaissent, non comme elles sont en elles-mêmes. Mais on peut « sauver » ces arguments en disant qu'ils nous « montrent » que Dieu est considéré comme une chose au-delà de toutes choses, et qui pourtant est impliquée dans toutes ces choses.

*qui puisse se fixer un but ; de moyens convenant à une fin, sans que la fin n'ait jamais été envisagée, et que les moyens ne lui aient été ajustés (accommodated to it). Ajustement, disposition des parties, utilité de moyens en fonction d'une fin, rapports des instruments à un usage impliquent la présence d'une intelligence et d'un esprit.»*

Il a trouvé un terrain de choix pour ses démonstrations dans l'histoire naturelle et plus particulièrement dans l'anatomie. Le parfait ajustement des parties d'un organisme –leur « adaptation » les unes aux autres ainsi qu'au milieu- ne doit-il pas être regardé comme le signe d'un dessein (design) de la nature ? Plus généralement, l'ordre de cette nature, y compris dans ses perturbations passagères, offre à l'esprit de l'homme la preuve irréfutable de l'existence d'un Dieu prévoyant.

- (1) l'univers ressemble à une machine (objet de l'art humain)
- (2) d'où la similitude de leurs causes
- (3) une machine est due à une intelligence, à un dessein
- (4) l'univers également, en vertu de (1) et (2)

C'est ce qu'on appelle **théologie/ religion naturelle** : de la considération des choses créées, résulte l'existence de Dieu (d'un Dieu créateur) ; nul besoin de révélation pour le savoir. C'est la connaissance qu'on a de Dieu et de ses attributs par les lumières de la raison et de la nature, en remontant de l'ordre des choses à un être ayant telle ou telle qualité.

## 2) Critique de ces preuves

### a) L'argument ontologique échoue à prouver l'existence de Dieu

Ainsi on peut montrer que la preuve ontologique est minée à sa base, en ce qu'elle présuppose que l'être se démontre

#### **Hume, Enquête sur l'entendement humain, Section IV, première partie**

Tous les objets de la raison humaine ou de nos recherches peuvent naturellement se diviser en deux genres, à savoir les relations d'idées et les faits. Du premier genre sont les sciences de la géométrie, de l'algèbre et de l'arithmétique, et, en bref, toute affirmation qui est intuitivement ou démonstrativement certaine. *Le carré de l'hypoténuse est égal au carré des deux côtés*, cette proposition exprime une relation entre ces figures. *Trois fois cinq est égal à la moitié de trente* exprime une relation entre ces nombres. Les propositions de ce genre, on peut les découvrir par la seule opération de la pensée, sans dépendre de rien de ce qui existe dans l'univers. Même s'il n'y avait jamais eu de cercle ou de triangle dans la nature, les vérités démontrées par Euclide conserveraient pour toujours leur certitude et leur évidence. Les faits, qui sont les seconds objets de la raison humaine, on ne les établit pas de la même manière ; et l'évidence de leur vérité, aussi grande qu'elle soit, n'est pas d'une nature semblable à la précédente. Le contraire d'un fait quelconque est toujours possible, car il n'implique pas contradiction et l'esprit le conçoit aussi facilement et aussi distinctement que s'il concordait pleinement avec la réalité. *Le soleil ne se lèvera pas demain*, cette proposition n'est pas moins intelligible et elle n'implique pas plus contradiction que l'affirmation : *il se lèvera*. Nous tenterions donc en vain d'en démontrer la fausseté. Si elle était démonstrativement fausse, elle impliquerait contradiction et l'esprit ne pourrait jamais la concevoir distinctement.

On ne peut établir l'existence d'un fait ou d'un être, autrement qu'en prenant appui sur l'expérience. L'être ne se démontre pas et n'est jamais, par définition, nécessaire.

Dès lors, la preuve ontologique n'est pas valide (puisque l'être ne se démontre pas), de même que l'argument cosmologique, qui, avons-nous vu, remonte de la contingence à la nécessité pour affirmer que Dieu est une cause nécessaire (puisque l'être n'est jamais nécessaire).

C'est d'ailleurs le présupposé de la critique kantienne de la preuve ontologique, puisque Kant affirme dans la Critique de la Raison Pure que **l'existence n'est pas un prédicat**.

#### **Kant, Critique de la raison pure, Ed. Puf Quadrige, pp. 429-30**

Etre n'est évidemment pas un prédicat réel, i.e., un concept de quelque chose qui puisse s'ajouter au concept d'une chose. C'est simplement la position d'une chose ou de certaines déterminations en soi. Dans l'usage logique, ce n'est que la copule d'un jugement. Cette proposition : *Dieu est tout-puissant*, renferme deux concepts qui ont leurs objets : Dieu, et toute-puissance ; le petit mot « *est* » n'est pas du tout encore par lui-même un prédicat, c'est seulement ce qui met le prédicat en *relation* avec le sujet. Or, si je prends le sujet (Dieu) avec tous ses prédicats (dont la toute-puissance fait partie) et que je dise : *Dieu est*, ou il est un Dieu, je n'ajoute aucun nouveau prédicat au concept de Dieu, mais je ne fais que poser le sujet en lui-même avec tous ses prédicats

(...)

Quand donc je conçois une chose, quels que soient et si nombreux que soient les prédicats par lesquels je la pense (même dans la détermination complète), en ajoutant, de plus, que cette chose *existe*, je n'ajoute absolument rien à cette chose. (...)

Par conséquent, la preuve ontologique (cartésienne) si célèbre, qui veut démontrer par concepts l'existence d'un Etre suprême, fait dépenser en vain toute la peine qu'on se donne et tout le travail que l'on y consacre ; nul homme ne saurait, par de simples idées, devenir plus riche en connaissances, pas plus qu'un marchand ne le deviendrait en argent, si, pour augmenter sa fortune, il ajoutait quelques zéros à l'état de sa caisse.

Si vous décrivez une chose de façon complète, vous n'ajoutez rien à cette description en disant "et elle existe". L'existence n'est pas un concept, un attribut de l'objet à côté des autres. C'est juste une façon de dire qu'il y a la chose, avec toutes ses qualités. Ainsi n'y a-t-il pas de différence entre le concept de « 100 thalers » dans votre imagination, et le concept de « 100 thalers » dans votre porte-monnaie. Seulement, dans un cas, ils existent, et dans l'autre, ils n'existent pas. Et une existence n'est pas quelque chose qui se définit, qui se déduit, mais quelque chose qui se constate (cf. texte Hume ci-dessus). Si je dis : « cette chaise existe », le concept d'exister ne se déduit pas de la définition de la chaise. Je ne peux pas tirer par analyse l'existence de la chaise de sa définition. L'existence ajoute au concept sa propre réalité.

Donc, la preuve ontologique ne prouve pas que Dieu existe, et ne peut nous faire croire en Dieu ; elle n'a convaincu, et ne peut convaincre, personne. Elle ne peut en fait convaincre que ceux qui sont déjà convaincus... Or, ceux-ci croient « parce qu'ils croient » ! Autrement dit : elle échoue à justifier la croyance en Dieu.

### **b) L'impossibilité du recours à l'expérience pour prouver l'existence de Dieu**

- **Critique de la preuve « par le design » : Hume, Dialogues sur la religion naturelle.**

Dans cette œuvre, la question religieuse est abordée dans l'optique de la connaissance scientifique. Hume s'oppose en effet au théisme, sous sa forme de religion naturelle, pour lequel la religion serait affaire de connaissance. Il montre que la raison ne saurait acquérir aucun savoir rigoureux sur la divinité, sur l'origine du monde, etc.<sup>2</sup> Il s'oppose donc à la preuve de l'existence de Dieu dite « par le design », qui est le pilier de toute religion naturelle. Voici en quoi cette preuve est contestable :

- cet argument n'est valide que si seule la raison elle seule peut engendrer l'ordre ; cela ne va pas de soi, c'est un présupposé
- de plus, il est valable seulement si on admet une affinité réelle de pensée entre Dieu et l'homme ; or, cela revient à rabaisser l'homme à une créature (que faire en effet, alors, de l'infinité, de la perfection, de l'unité divines ?).
- enfin, il suppose que les ouvrages de l'homme ressemblent au monde, ce qui est contestable !

Bref, pour Hume, la religion naturelle n'est qu'un délire de l'imagination qui cherche à se donner les apparences de la raison. C'est de l'anthropomorphisme.

- **Darwin, L'origine des espèces : la sélection naturelle « prouve » que l'agencement de causes finales n'est que le fruit du hasard...**

Hume a su déceler ce qui n'allait pas dans les arguments de la théologie naturelle ; les découvertes de Darwin permettent de confirmer son « intuition » philosophique. Darwin a en effet montré, à travers sa théorie de la sélection naturelle, que les fameuses « adaptations » des organismes à leur milieu ne présentaient nullement l'impeccable perfection postulée par les théologiens – donc, ne présupposent pas l'existence de Dieu...

**Transition** : De toute façon, interroger la religion de cette manière, c'est la mesurer à l'aune d'un critère qui ne peut que la mener à la dévaloriser (la science, la connaissance). Or, la religion ne relève-t-elle que de notre besoin d'expliquer le monde ? Dans ce cas-là, pourquoi opposerait-on alors mythe et religion ? Religions polythéistes et religions monothéistes ont-elles un noyau commun ? (je répondrai sans doute : le mystère seulement !)

<sup>2</sup> Kant est exactement du même avis, quand il soutient que la raison théorique ne peut démontrer l'existence de Dieu.

## II- La religion, une morale ? (l'esprit religieux = l'amour du prochain ? ) un ciment social ?

### A- La religion, une morale

Que trouve-t-on dans les religions monothéistes, quand on passe des dieux à Dieu ?

- des croyances relatives à Dieu (création ex nihilo, incarnation, résurrection.. ) ;
- pas but théorique mais pratique : vie éternelle et le salut
- rites : pratiques collectives codifiées par une Eglise (interdits ; rites commémoratifs = rattachent le groupe à son passé mythique, historique, à son père fondateur, etc. ; expiatoires, cf. le deuil = fonction cathartique)

Présence d'une Parole, révélée à certains élus. Jésus, Mahomet.

- cf. Jésus : projet de société
- éthique chrétienne = prône une morale du respect et de la fraternité
- sentiment d'appartenir à une même communauté humaine

Pourquoi les paraboles ? Parce que, cf. cours sur l'art, le divin ne peut être exprimé sous formes de concepts... Permettent de donner un « visage » à l'inconnu et au sacré. Peut-être aussi la morale est-elle trop éloignée de nos autres aspirations humaines, et alors si on a l'espoir que celle-ci nous rende heureux, et nous donne la vie éternelle, alors c'est rassurant !

### Spinoza, TTP, CHAPITRE XV

QUE LA THÉOLOGIE N'EST POINT LA SERVANTE DE LA RAISON, NI LA RAISON CELLE DE LA THÉOLOGIE. -  
POURQUOI NOUS SOMMES PERSUADÉS DE L'AUTORITÉ DE LA SAINTE ÉCRITURE

Ceux qui ne savent pas séparer la philosophie de la théologie discutent pour savoir si l'Écriture doit relever de la raison ou la raison de l'Écriture, c'est-à-dire **si le sens de l'écriture doit être approprié à la raison**, ou la raison pliée à l'Écriture : de ces deux prétentions, celle-là est soutenue par les dogmatiques, celle-ci par les sceptiques, qui nient la certitude de la raison. Mais il résulte de ce que nous avons déjà dit que les uns tout aussi bien que les autres sont dans une erreur absolue. Car, quelque opinion que nous adoptions, il nous faut corrompre l'une de ces choses, ou la raison ou l'Écriture. N'avons-nous pas fait voir, en effet, que **l'Écriture ne s'occupe point de matières philosophiques, qu'elle n'enseigne que la piété**, et que **tout ce qu'elle renferme a été accommodé à l'intelligence et aux préjugés du peuple** ? Celui donc qui veut la plier aux lois de la philosophie prêtera certainement aux prophètes des opinions qu'ils n'ont pas eues même en songe, et interprétera mal leur pensée ; d'un autre côté, celui qui subordonne la raison et la philosophie à la théologie est conduit à admettre les préjugés d'un ancien peuple comme des choses divines et à en remplir aveuglément son esprit ; et ainsi tous les deux, celui qui repousse la raison et celui qui l'admet, tombent également dans l'erreur.(...)

Ainsi donc, nous rejetons son sentiment tout aussi bien que celui de Maimonide, et nous tenons pour une vérité inébranlable que la théologie ne doit pas relever de la raison, ni la raison de la théologie, mais que chacune est souveraine dans son domaine. Car, ainsi que nous l'avons dit, la raison a en partage le domaine de la vérité et de la sagesse, comme la théologie celui de la piété et de l'obéissance : aussi bien la puissance de la raison, nous l'avons déjà démontré, ne s'étend pas jusqu'à pouvoir déterminer si, en vertu de la seule obéissance et sans l'intelligence des choses, les hommes peuvent être heureux. Mais **la théologie ne nous donne pas d'autre enseignement ; elle ne prescrit que l'obéissance** ; elle ne veut rien, elle ne peut rien contre la raison. Pour les dogmes de la foi, comme nous l'avons prouvé dans le précédent chapitre, elle ne les détermine qu'autant qu'il est nécessaire pour inspirer l'obéissance ; quant à préciser le sens et la vérité qu'ils renferment, elle laisse ce soin à la raison, qui est réellement la lumière de l'esprit et hors de laquelle il n'y a que songes et que chimères. Or ici, par théologie j'entends précisément la révélation, en tant qu'elle indique l'objet que nous avons reconnu à l'Écriture (savoir d'enseigner l'obéissance ou les dogmes de la vraie piété et de la foi) ; or c'est là ce qu'on appelle, à proprement parler, la parole de Dieu, laquelle ne consiste pas en un certain nombre de livres (voyez sur ce point notre chapitre XII). La théologie étant ainsi considérée, si vous avez égard à ses **préceptes ou à ses leçons pour la vie**, vous trouverez qu'elle est d'accord avec la raison ; et si vous avez égard à son but et à sa fin, vous estimerez qu'elle ne lui répugne aucunement : et de là lui vient son caractère d'universalité. Pour ce qui regarde toute l'Écriture en général, nous avons déjà montré au chapitre VII que le sens doit en être déterminé par sa seule histoire, et non par l'histoire universelle de la nature, qui ne sert de fondement qu'à la Philosophie. Si, après avoir découvert laborieusement le vrai sens de la Bible, nous trouvons çà et là qu'elle répugne à la raison, cette considération ne doit pas nous arrêter ; car tous les passages de ce genre qui se trouvent dans la Bible, ou que les hommes peuvent ignorer sans préjudice pour la charité, nous savons positivement qu'ils ne touchent nullement la théologie ou la parole de Dieu, et conséquemment que chacun peut sans crainte en penser tout ce qu'il veut. Nous concluons donc d'une manière

absolue que l'Écriture ne doit pas être subordonnée à la raison, ni la raison à l'Écriture. Mais prenons-y garde, puisque **ce principe de la théologie, savoir, que l'obéissance, à elle seule, peut sauver les hommes**, est indémontrable, et que la raison ne peut en préciser la vérité ou la fausseté, on est en droit de nous demander pourquoi nous le croyons : si c'est sans raison et comme des aveugles que nous l'embrassons, nous agissons donc aussi avec folie et sans jugement ; que si, au contraire, nous voulons établir que la raison peut démontrer ce principe, la théologie sera donc une partie de la philosophie, et une partie inséparable. Mais à ces difficultés je réponds que je soutiens d'une manière absolue que la lumière naturelle ne peut découvrir ce dogme fondamental de la théologie, ou du moins qu'il n'y a personne qui l'ait démontré (...)

la seule raison qui nous oblige, nous aussi, de croire à l'Écriture, c'est-à-dire aux prophètes eux-mêmes, c'est la confirmation de leur doctrine par des signes. En effet, **voyant les prophètes recommander par-dessus tout la charité et la justice et n'avoir pas d'autre but**, nous en concluons que ce n'a pas été dans une pensée de fourberie, mais d'un esprit sincère, **qu'ils ont enseigné que l'obéissance et la foi rendent les hommes heureux** ; et comme ils ont, de plus, confirmé cette doctrine par des signes, nous en inférons qu'ils ne l'ont pas prêchée témérairement, et qu'ils ne déliraient pas pendant leurs prophéties ; et ce qui nous confirme encore plus en cette opinion, c'est de voir qu'ils n'ont enseigné aucune maxime morale qui ne soit en parfait accord avec la raison ; car ce n'est pas un effet du hasard que la parole de Dieu, dans les prophètes, s'accorde parfaitement avec cette même parole qui se fait entendre en nous. Et ces vérités, je le soutiens, nous pouvons les déduire avec autant de certitude de la Bible que les Juifs les recueillaient autrefois de la bouche même des prophètes ; car nous avons déjà démontré à la fin du chapitre XII que, sous le rapport de la doctrine et des principaux récits historiques, l'Écriture est arrivée sans altération jusque dans nos mains. Ainsi ce fondement de toute la théologie et de l'Écriture, bien qu'il ne puisse être établi par raisons mathématiques, peut être néanmoins accepté par un esprit bien fait. Car ce qui a été confirmé par le témoignage de tant de prophètes, ce qui est une source de consolations pour les simples d'esprit, ce qui procure de grands avantages à l'État, ce que nous pouvons croire absolument sans risque ni péril, il y aurait folie à le rejeter par ce seul prétexte que cela ne peut être démontré mathématiquement ; comme si, pour régler sagement la vie, nous n'admettions comme vraies que des propositions qu'aucun doute ne peut atteindre, ou comme si la plupart de nos actions n'étaient pas très incertaines et pleines de hasard. (...) Mais, avant d'aller plus loin, je veux marquer ici expressément (quoique je l'aie déjà fait) l'utilité et la nécessité de la sainte Écriture, ou de la révélation, que j'estime très-grandes. Car, puisque nous ne pouvons, par le seul secours de la lumière naturelle, comprendre que la simple obéissance soit la voie du salut<sup>2</sup>, puisque la révélation seule nous apprend que cela se fait par une grâce de Dieu toute particulière que la raison ne peut atteindre, il s'ensuit que l'Écriture a apporté une bien grande consolation aux mortels. **Tous les hommes en effet peuvent obéir, mais il y en a bien peu, si vous les comparez à tout le genre humain, qui acquièrent la vertu en ne suivant que la direction de la raison, à ce point que, sans ce témoignage de l'Écriture, nous douterions presque du salut de tout le genre humain**

**Précision** : l'objectif de Spinoza, dans le TTP (1670), est de livrer combat contre la superstition et ce qu'elle engendre : la crainte. Il veut également, et surtout, défendre la liberté de penser. Liberté perçue, à son époque, à la fois par les autorités théologiques et politiques, comme un risque, et même une cause, de sédition. Ici, dans l'extrait que je vous ai donné, on voit que Spinoza s'adresse aux autorités théologiques : non, ne vous inquiétez pas, la liberté de penser ne menace en rien la religion, qui va de pair avec la morale ! En effet, désolidarisant « parole de Dieu » et « récits des Écritures », il montre que l'on peut penser dans le domaine de la religion ce que l'on veut, sans que cela soit signe d'immoralité et soit cause de désordre, à condition évidemment de ne pas aller contre l'essentiel : l'amour du prochain. En cela Spinoza me paraît capable d'éclairer la situation contemporaine : pour lui, la fausse religion est celle qui enseigne la haine de l'homme... à méditer...

- **Objet de la religion** : rendre les hommes meilleurs (cf. les termes-clef : obéissance, piété, bonheur, préceptes ou leçons pour la vie, charité et justice, etc.) ; la religion n'est donc pas affaire de connaissance, mais elle a à voir avec l'action, la manière de conduire sa vie, bref, avec la morale
- **Message** : essentiellement moral : « l'obéissance (à la loi de justice et charité) rend les hommes heureux » (et cela, pour l'éternité !) ; c'est ce que l'on appelle le « salut par l'obéissance » (que l'on oppose au « salut par la raison », qui correspond au sage ou au philosophe... cf. cours bonheur et plaisir)
- **S'adresse au peuple ; pourquoi ?** parce que
  - le peuple n'est pas capable de comprendre des discours trop « conceptuels » ; il faut le toucher en son « cœur » ;
  - il faut aussi qu'il trouve un intérêt à agir moralement et à aimer son prochain
  - or, obéir seulement parce que c'est conforme à la raison, parce que c'est « bien », sans rien y gagner, n'est-ce pas impossible ? –du coup, la Bible facilite la pratique de la vertu (à travers des croyances faciles à admettre, faciles à comprendre)



- mais le risque est du coup de ne retenir que ce qui est raconté, de prendre les histoires racontés dans les Ecritures au pied de la lettre ; de considérer comme plus important, non pas la parole de Dieu, le message divin, mais les cérémonies ou prières (NB : comme chez Durkheim, on peut constater que l'essentiel est un message moral, pas les dogmes, les récits bibliques, les rites, etc.)
- **Est-elle en désaccord avec la raison ?** Non car :
  - même message (sagesse, morale)
  - la raison ne peut prouver ou démontrer que l'obéissance peut sauver les hommes et les rendre heureux
  - et surtout, les prophètes ont agi conformément à leurs principes
- **Hétéronomie ou pas ?**
  - Normalement non car ce qui compte c'est l'attitude intérieure ! (Dieu ne juge-t-il pas les intentions plus que les actes ?)
  - Le problème est que, comme l'obéissance juridique, que nous avons « rangée » dans la case « hétéronomie » dans le cours morale et politique, il semble que l'on obéisse à la loi (de justice et de charité) par intérêt, par crainte d'aller en enfer, etc., donc, par crainte du jugement dernier

**Problème de cette thèse** : enlever Dieu de la religion, chercher des credo minimum qui soient rationnels, comme ont voulu par exemple le faire Kant ou Spinoza, c'est trouver une religion qui n'a rien à voir avec la foi... C'est se débarrasser de trop de choses !

## B- La religion, un ciment social

Si la religion dicte à l'homme certaines règles de conduite, si elle lui indique comment bien conduire sa vie, à la fois pour être heureux, et pour être bon (l'un ne saurait aller sans l'autre), il faut aussi insister sur son aspect proprement social. Là où il y a règles de vie, il y a toujours société. Mais surtout, la religion a un pouvoir d'unification sociale. Il y aurait esprit religieux partout où au bout du compte, ce qui est sacré, c'est la société, et l'humain...

### *Durkheim, Les Formes élémentaires de la vie religieuse (1912)*

#### **Extrait n°1 : définition de la religion :**

Une religion est un ensemble solidaire de croyances et de pratiques relatives à des choses sacrées, c'est-à-dire séparées, interdites, croyances et pratiques qui unissent en une même communauté morale appelée Eglise ceux qui y adhèrent.

#### **Extrait n°2 : la religion, instrument d'unification sociale :**

Il y a donc dans la religion quelque chose d'éternel qui est destiné à survivre à tous les symbolismes particuliers dans lesquels la pensée religieuse s'est successivement enveloppée. Il ne peut pas y avoir de société qui ne sente le besoin d'entretenir et de raffermir, à intervalles réguliers, les sentiments collectifs et les idées collectives qui font son unité et sa personnalité. Or, cette réfection morale ne peut être obtenue qu'au moyen de réunions, d'assemblées, de congrégations où les individus, étroitement rapprochés les uns des autres, réaffirment en commun leurs communs sentiments ; de là, des cérémonies qui, par leur objet, par les résultats qu'elles produisent, par les procédés qui y sont employés, ne diffèrent pas en nature des cérémonies religieuses. Quelle différence essentielle y a-t-il entre une assemblée de chrétiens célébrant les principales dates de la vie du Christ, ou de juifs fêtant soit la sortie d'Egypte soit la promulgation du Décalogue, et une réunion de citoyens commémorant l'institution d'une nouvelle charte morale ou quelque grand événement de la vie nationale ?

#### **Questions :**

- 1) Comment D. définit-il la religion ? Qu'est-ce qu'il juge essentiel et intemporel, qu'est-ce qu'il juge secondaire et variable ?
- 2) Pour D., il n'y a pas de différence essentielle entre les cérémonies religieuses et les cérémonies civiles. Etes-vous d'accord avec cette idée ?

## 1) Comment définit-il la religion ?

- **ce qui la caractérise, c'est essentiellement la croyance en quelque chose de sacré**

Est sacré :

- a) ce qui relève du divin, du surnaturel, etc. ; bref, de ce qui nous dépasse, nous transcende ;
- b) respect de ce qui a une haute valeur, une dignité.

Ici, D. parle de sacré à propos de l'existence d'interdits : c'est normal car pour vivre en société il faut admettre l'existence de lois, que tout n'est pas permis, etc. ; quand on attache de la valeur et même une valeur absolue à quelque chose, on suppose alors qu'il ne faut pas y toucher, y attenter !

- ce qui d'ailleurs semble être sacré, ici, ce n'est peut-être pas Dieu, mais ... la société ! c'est elle qui semble bénéficier d'une transcendance, supériorité (nécessaire, alors, au bon ordre social)
- ce qui n'est pas fondamental ou essentiel au phénomène religieux par conséquent : la croyance en Dieu (on peut révéler autre chose que Dieu) ; les croyances particulières, les dogmes, mais aussi, les pratiques, les rites, qui changent selon les sociétés
- la religion est sociale avant tout, elle permet de créer et d'entretenir un sentiment d'appartenance collective, cf. nation... fait « tenir ensemble » les hommes vivant au sein d'une même société (**cf. étymologie : religare**)

Ainsi D. affirme-t-il que les représentations religieuses sont des figurations symboliques de la collectivité elle-même et les pratiques rituelles en sont les modes d'action. La religion est donc la médiation par laquelle la société se lie à elle-même. Les croyances assurent l'intégration des individus aux idéaux collectifs, les rites renforcent les liens individuels, les valeurs et les sentiments communs. La religion est comme l'âme de la société...

- **Pour approfondir ce point, et pour opérer une transition vers la question suivante, lire ce texte :**

### **E. Renan, Qu'est-ce qu'une nation?, extraits du chapitre III**

Une nation est une âme, un principe spirituel. Deux choses qui, à vrai dire, n'en font qu'une, constituent cette âme, ce principe spirituel. L'une est dans le passé, l'autre dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs ; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis. L'homme, messieurs, ne s'improvise pas. La nation, comme l'individu, est l'aboutissant d'un long passé d'efforts, de sacrifices et de dévouements. Le culte des ancêtres est de tous le plus légitime ; les ancêtres nous ont faits ce que nous sommes. Un passé héroïque, des grands hommes, de la gloire (j'entends de la véritable), voilà le capital social sur lequel on assied une idée nationale. Avoir des gloires communes dans le passé, une volonté commune dans le présent ; avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore, voilà les conditions essentielles pour être un peuple. (...) Dans le passé, un héritage de gloire et de regrets à partager, dans l'avenir un même programme à réaliser ; avoir souffert, joui, espéré ensemble, voilà ce qui vaut mieux que des douanes communes et des frontières conformes aux idées stratégiques ; voilà ce que l'on comprend malgré les diversités de race et de langue. Je disais tout à l'heure : "avoir souffert ensemble"; oui, la souffrance en commun unit plus que la joie. En fait de souvenirs nationaux, les deuils valent mieux que les triomphes, car ils imposent des devoirs, ils commandent l'effort en commun. Une nation est donc une grande solidarité, constituée par le sentiment des sacrifices qu'on a faits et de ceux qu'on est disposé à faire encore.

## 2) Différence cérémonie religieuse et cérémonie civile ?

- Termes-clef : la fête, la célébration, la commémoration
- Exemples, par conséquent, de cérémonies : le mariage, les fêtes nationales, les anniversaires, l'enterrement...
- Dans les deux cas, ce qui est créé, c'est un lien social. On s'unit. On communique. La cérémonie perpétue donc bien quelque chose, elle permet de rester soi-même, que ce soit pour un individu ou pour la société (on peut ainsi s'unir à soi-même, refuser l'éparpillement et le changement incessant en

fêtant son anniversaire par exemple –précision : fête-t-on, cependant, son anniversaire tout seul ? sans personne ? n'a-t-on pas alors besoin des autres, encore une fois, pour être ou rester soi-même ?)

- On reconnaît par conséquent, dans la cérémonie, la prédominance du social sur l'individu

### **On peut reprocher à Durkheim :**

- d'appréhender le phénomène religieux de l'extérieur, de le réduire à ce qui est observable, et finalement d'occulter le rapport au monde du croyant ;
- de plus, il analyse le phénomène religieux à partir d'une étude sur les religions primitives (Indiens d'Amérique), qui étaient polythéistes : il est alors facile de conclure que l'essence de la religion n'est pas la croyance en Dieu !

### **III- Le pouvoir séparateur des religions : l'esprit religieux est-il fanatique ?**

Alors retour en quelque sorte à I, cette fois en disant que c'est une fausse ou une sous-morale, dangereuse, potentiellement, pour l'humanité ?

#### **A- La morale religieuse a pour spécificité d'être liée à un être transcendant l'homme**

- message de soumission et atteinte à la liberté : risque d'hétéronomie ? (c'est quelqu'un d'autre que nous qui nous impose l'obéissance à la loi morale ! c'est parce qu'elle vient de Dieu qu'il faut y obéir !)

#### **B- La spécificité de la croyance religieuse : de la foi au fanatisme**

- risque de fanatisme : on est sûr de posséder la vérité, et on ne se pose plus de questions (cf. distinction croyance et foi : la croyance, absence de preuves suffisantes, admet le doute, pas la foi)
- la foi, contrairement à la raison, refuse le verdict de l'expérience (cf. Popper) : dogmatique
- problème : comme symbolisme, est sujet à de multiples interprétations, et sera expliqué par ceux qui savent = risque de manipulation
- risque d'idôlatry : de se consacrer seulement à Dieu au point d'en oublier d'aimer les hommes ... de se consacrer, également, seulement aux rites, prières, habillement, etc., au point de détester ceux qui ne font pas ou qui ne sont pas comme nous !

#### **C- A qui la faute ? Est-ce la religion ou l'homme qui est mauvais€ ?**

Ne serait-ce pas une déformation toute humaine ??? la haine arriverait quand la religion tombe dans les mains de ceux qui veulent dominer les autres (alors que le véritable message serait le caractère sacré de l'homme ?)